

Georges MASCLET

LIBÉRALISME ET THÉORIES PSYCHOLOGIQUES

Résumé : L'objet de cet article est de rappeler, si ce n'est de définir, l'idéologie libérale souvent confondue avec le concept de démocratie. Le libéralisme est une forme d'organisation économique. La comprendre, c'est discerner combien les sciences sociales dans leurs pseudo-avancées se sont surtout laissées imprégner d'une nouvelle idéologie. En examinant le lien entre psychologie et libéralisme, nous voulons surtout montrer que le repérage de cette imprégnation doit amener le chercheur à la prudence dans les applications qu'il fait de sa science.

Mots clefs : Idéologies - Théories Psychologiques - Libéralisme.

Le titre suggéré pour cet article, libéralisme et théories psychologiques, est sous tendu par une question qui n'est pas nouvelle, y a-t-il un lien de cause à effet entre les idéologies dominantes et les modes de pensées, scientifiques entre autres ? Notre propos ne sera pas, bien entendu, de répondre à cette question. D'autres l'ont tenté plus efficacement, Althusser (1965) par exemple. Notre but est de montrer que la psychologie entretient des liens avec les idéologies économiques dominantes et, qu'à une époque où il n'est plus question que de libéralisme, de faire la part de ce qui relève de l'idéologie économique, de la psychologie et de leurs rapports. Nous traiterons dans une première partie du lien entre psychologie et doctrines économiques et sociales, dans la seconde nous éclaircirons la notion de libéralisme à travers un panorama historique, et enfin nous passerons au crible quelques problématiques psychologiques actuelles afin de repérer comment elles sont en lien avec cette idéologie.

DOCTRINES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES ET PSYCHOLOGIE

Comme chacun sait, la psychologie est née au XIXe siècle mais s'est surtout développée à partir du XXe siècle. En ce début de siècle, un des précurseurs dans cette nouvelle Science Humaine, c'est bien sûr Binet. Ce dernier est sollicité par le ministère de l'Instruction Publique en pleine élaboration d'un système éducatif de masse, pour dépister les élèves qui ne pourront pas suivre normalement la classe. Ses recherches sur l'âge mental et le quotient intellectuel contribueront à la rationalisation et à l'efficacité de la division du travail, en aidant à placer selon le principe

de Taylor « l'homme qu'il faut à la place qu'il faut ». Les travaux de Claparède en Suisse et de Cyril Burt en Grande Bretagne auront les mêmes effets.

Nous sommes, à ce moment-là, en pleine « Belle Époque », en plein essor de l'organisation scientifique du travail. C'est au même moment d'ailleurs que les industriels français favorablement impressionnés par les méthodes de sélections américaines soutiendront la naissance et le développement de l'orientation préprofessionnelle. C'est ainsi qu'après 1920 les centres d'orientation professionnelle se multiplieront et contribueront largement à stimuler les recherches en psychologie différentielle et spécialement les tests psychotechniques destinés à détecter les aptitudes individuelles.

Mais en ce début de siècle la psychologie qui se cherche, c'est aussi le behaviorisme qui est dans la même logique que le taylorisme. En effet, Taylor a une vue très rationaliste et très fruste de l'homme. Il le réduit à un homo-oeconomicus qui mobilise ses capacités essentiellement physiques pour gagner plus en travaillant plus s'il est stimulé par les primes de rendement.

Le behaviorisme n'a guère plus de considération pour l'être humain dont il ignore l'esprit, pour ne connaître de lui, selon le modèle stimulus-réponse, que des réactions à l'environnement. A cette vue très mécaniste de l'homme, va s'opposer dans les années trente, aux États Unis, un courant de pensée en psychologie sociale : « Le courant des relations humaines ». Fortement imprégnée d'humanisme et d'existentialisme, il donnera naissance à des concepts comme ceux : de groupe, résistance aux changements, norme sociale, statut, rôle etc. Les chercheurs de ce courant seront nombreux : Mayo, Lewin, Moreno, pour ne citer que les plus célèbres. L'humanisme et l'existentialisme inspireront également Fritz Ferls qui initiera la Gestalt thérapie.

Wallon, est un psychologue de l'enfant. Son modèle théorique fortement marqué de dialectique marxiste s'alimente néanmoins d'un humanisme puisé dans la pensée des résistants de la Seconde Guerre mondiale. Il proposera une application de la psychologie à l'école dans un plan élaboré avec le physicien pédagogue Langevin. Son objectif était de contribuer à mettre en place la démocratie, la pédagogie fut son outil de prédilection, et les psychologues les instigateurs du changement. A la différence de Binet, il préconisait le fait que la psychologie « devait fonctionner au service exclusif des enfants. Son but n'était pas de servir une sélection qui refuserait à certains enfants et même au plus grand nombre, les possibilités de culture qui devaient être au service de tous » (Wallon 1952).

Qu'en est-il de la psychologie en plein libéralisme ? Quels liens entretient-elle avec cette idéologie ? Avant de nous essayer à établir les liaisons éventuelles, il nous apparaît nécessaire de redéfinir ce qu'est le libéralisme. Il est couramment confondu avec démocratie, souvent opposé au communisme, rarement perçu dans sa dimension organisationnelle.

PANORAMA HISTORIQUE DU LIBÉRALISME

L'idéologie marxiste a régné de la fin du 19^e siècle jusqu'aux années soixante-dix sur les analyses sociologiques, économiques et politiques. En opposant le prolétariat et la classe bourgeoise, opposition souvent reprise dans la dichotomie droite/gauche, elle a évincé le vrai problème de l'organisation en France et sans doute dans d'autres pays. La vision marxiste ne remet pas du tout en cause l'organisation pyramidale dont le modèle est la hiérarchie catholique. Elle prétend simplement que le pouvoir doit être à ceux qui produisent les richesses, les prolétaires. Dans l'ex-URSS, l'organisation sociale ressemblait fortement à la hiérarchie féodale tsariste. Les apparatchiks avaient remplacé les barons. Nos communistes français n'ont jamais mis en cause le système jacobiniste gaullien. Leur projet était simplement de prendre le pouvoir. La chute du mur de Berlin a ramené sur la scène politique le vrai débat, la question ancestrale : « Quelle organisation économique et sociale pour la France ? »

Ce débat qui clive la pensée systémique française a été importé de Grèce en Gaule, via les Romains puis le catholicisme. Les Gaulois sont des libéraux et les catholiques romains sont des centralisateurs, l'organisation de l'église avec sa hiérarchie en témoigne. Mais qu'est-ce qui différencie ces deux systèmes organisationnels ?

La science économique selon Gide et Rist (1926, cité par Martin 1988) serait née au XVIII^e siècle. Il est vrai que la doctrine de Quesnay est une des premières qui apparaisse sous la forme d'un ensemble cohérent se donnant pour mission d'expliquer le passé, le présent et l'avenir à la clarté des découvertes nouvelles et des idées du « siècle des lumières ». Mais il ne faut pas oublier que l'Antiquité et le Moyen-Age n'ont pas ignoré les phénomènes économiques et avaient élaboré des doctrines qui ont pesé de façon importante sur les temps modernes.

Le débat entre l'organisation libérale et ce que nous appellerons ici l'organisation pyramidale, opposait déjà les Sophistes et les grecs classiques, Socrate, Platon et Aristote. Tous trois ont cherché à discriminer la place de l'homme dans l'univers et ses liens avec la divinité. Les Sophistes quant à eux distinguaient la nature brute et la loi. Ils parlaient comme parleront Jean Jacques Rousseau et ses disciples. Pour ces individualistes, la vie sociale est œuvre des hommes, non de la nature et doit donc être négligée pour bâtir une vraie science de la société. « Les lois, les ennemies de la nature » dit le sophiste Antiphon. L'homme devait selon lui s'efforcer d'échapper complètement à l'emprise de la cité.

Les Sophistes ont donc exalté le commerce et l'industrie comme activités dominatrices. A leurs yeux, le commerce permettant un grand épanouissement individuel, engendre aussi un certain cosmopolitisme qu'ils opposent au culte de la cité. Le lieu de rencontre des hommes, c'est le marché. De leur doctrine découle évidemment l'économie de marché.

Les classiques grecs affirment au contraire que la cité est le milieu naturel. L'homme ne peut vivre seul. Dès sa naissance, il requiert l'aide, le secours d'autrui. A la différence de l'animal, que la nature dote très rapidement des capacités de l'adulte, le petit homme réclame longtemps les soins assidus d'un groupe humain

protégeant les premiers mois de sa vie. C'est la cité qui dessine autour de l'homme le cercle dans lequel sa vie s'épanouit, grandit harmonieusement, trouve son ordre, en même temps que l'aide parfaite pour atteindre sa fin. « La science de la cité, de la *polis*, la *politiké* doit donc englober les sciences annexes comme celle de l'économie. Car c'est de l'homme, de son bien, de ses finalités dont doivent se préoccuper les politiques » (Martin 1988). Pour cela, ils doivent rencontrer les hommes sur la place publique, sur l'agora.

C'est Aristote surtout qui va influencer la pensée de l'Occident pendant deux mille ans. Dans ses *Politiques*, il définit l'économie comme étant l'administration domestique, l'organisation de la maison familiale et par extension celle d'une cité ou d'un état régi familialement. Sa « théorie de la valeur » est complètement opposée à ce que seront les idées économiques de l'école anglaise libérale qui triomphera au XVIII^e siècle. S'appuyant sur la notion de chrématistique nécessaire, c'est-à-dire en rapport avec les besoins réels des hommes, le philosophe dit que l'échange commercial est indispensable, si les besoins des deux échangeurs s'équilibrent. Hélas l'avidité sans frein des hommes engendre les plus grands bouleversements. « C'est pour se procurer le superflu et non pas le nécessaire qu'on commet les plus grands crimes » dit Aristote.

On retrouvera en France au Moyen-Age les préceptes d'Aristote scrupuleusement appliqués et défendus par l'église catholique. On trouve chez Saint Thomas d'Aquin maintes recommandations économiques, toutes inspirées de la notion de bien commun : « nul n'a le droit de léser son prochain sous le prétexte d'augmenter son profit propre ». L'une des ses définitions les plus importantes est aussi celle du juste prix : le marchand pour ne pas frustrer autrui doit vendre sa marchandise sans vouloir en tirer un prix exagéré. En général jusqu'au XIV^e siècle, le commerce est considéré avec mépris. On vilipende le manque de pitié envers plus pauvre que soi. Demander un intérêt à un pauvre dans le besoin « c'est spéculer sur l'indigence du prochain » avait dit St Basile. C'est ce qui fait que les catholiques ne font pas de banque et que seuls les Juifs dont la religion est plus « matérialiste » s'autorisent à en faire. C'est en partie ce qui amena la Réforme et les guerres de religions au XVI^e siècle. Le retour aux textes anciens comme le préconise le Calvinisme est en partie guidée par le changement économique nécessaire. Les villes se sont enrichies, une classe sociale est entrain de grandir, la bourgeoisie. Or le Catholicisme qui s'appuie surtout sur le Nouveau Testament, interdit l'exercice de la banque et du commerce libéral. Revenir à la lecture de l'Ancien Testament comme les Juifs le font, c'est un moyen de s'autoriser la réforme économique. En effet, dans le livre sacré, l'espoir d'une prospérité matérielle est placé devant les yeux du fidèle comme la réalisation tangible de la promesse de Yahweh. Cette extension de la lecture de la Bible, après le triomphe de la réforme au XVI^e siècle dans les pays germaniques et anglo-saxons, aura pour corollaire les conceptions mercantilistes des économistes anglais du XVIII^e siècle.

Cette opposition entre conception libérale de l'économie, et organisation pyramidale de la société, nous la trouvons donc au XVI^e siècle avec les guerres de religions. Sous Louis XIV, avec la Fronde, le libéralisme est en passe de triompher, le

roi met fin à cette menace par la révocation de l'Édit de Nantes. Il « repyramidalise » la société en déclarant : « L'État c'est moi » et en prenant comme emblème le soleil.

Le libéralisme revient à la charge avec la Révolution de 1789 mais il s'est humanisé grâce aux penseurs du siècle des Lumières. Le libéralisme de Condorcet n'a rien à voir avec le libéralisme anglais. Toutefois les idées libérales de la Révolution auront du mal à venir à bout de quinze siècles d'organisation pyramidale. Et c'est sans doute ce qui explique tous les troubles politiques du XIX^e siècle. Il faudra l'audace d'un Jules Ferry pour « repyramidaliser » la France avec l'aide des patrons de l'industrie qui deviendront les nouveaux barons de la III^e République. L'idée géniale de Ferry sera d'étayer son projet en s'appuyant sur l'école et ses hussards noirs, et sur la culture ancestrale française. En fait, il s'agissait de rendre aux Français leurs repères au travers de nouveaux rois.

Hélas, toutes les structures ont tendance à se rigidifier. C'est le cas de cette III^e République à la veille de la Seconde Guerre Mondiale. Toutefois la guerre ne ramènera pas le libéralisme à l'honneur. Les idées qui tenteront à s'actualiser sont celles du Conseil National de la Résistance, des idées qui avaient pour objectif de démocratiser la pyramide plutôt que de l'abattre. Plusieurs conjonctions feront échouer ce projet : l'opposition du patronat, la rupture syndicale de 1946 (Eon 1995, Masclat 1995). Par ailleurs, la reconstruction du pays, en offrant du travail à tous, a contradictoirement focalisé le débat politique sur le pouvoir et non l'organisation. En effet, les Trente Glorieuses sont caractérisées par un flou politique même si de Gaulle incarne la pyramide et semble donner une cohésion au système. En fait, c'est l'expansion économique qui relègue au second plan la nécessité d'un choix de système. Le faux débat s'exerce aux dépens des pays de l'Est et du Parti Communiste Français. Les libéraux et le patronat profitent de la croissance. Il faut attendre 1968 pour qu'il y ait un sursaut politique et que le débat trop longtemps étouffé descende dans la rue. Sept ans seront nécessaires toutefois avant d'amener en 1975 un président libéral à l'anglo-saxonne. 1981 verra l'élection d'un président qui permettra de poser les bases d'un libéralisme à la Condorcet. La massification de l'enseignement étant un des signes les plus tangibles de ce projet. Il est aussi évident que la construction européenne favorise l'éclosion du libéralisme qui, depuis les Gaulois, n'était plus de mise sur notre sol.

Faut-il s'attrister d'abandonner ce qui fit l'âme française depuis plus de 1 500 ans ? Il est clair que ce n'est pas en nous apitoyant sur notre ego et notre passé glorieux que le pays sortira de ses problèmes organisationnels. Il est évident qu'à l'heure où toute la planète semble choisir le libéralisme comme voie économique, camper sur nos positions serait suicidaire. Et pourquoi nous saborder alors que l'histoire nous ouvre les voies pour ne pas perdre notre âme ? Le libéralisme condorcéen offre sans conteste des idées pour devenir libéral et rester humaniste. Mettre l'école au service de la compétence pour le bien de tous, selon les vœux de Condorcet, n'est-il pas un moyen de préserver l'individu pour enrichir le groupe ?

C'est donc moins d'une position affective que d'une position réaliste dont nous avons besoin pour notre pays. C'est bien plus la compréhension d'un fonction-

nement des systèmes économiques que leur choix qui importe. Or il semblerait bien que les politiques actuelles (Masclét 1995) conduisent plus à une démarche alternative entre l'un ou l'autre système qu'à une éducation des choix. Cette position idéologique risque fort d'orienter les recherches en sciences humaines si nous manquons de vigilance. Il en va ainsi en psychologie où l'on peut penser que certaines options scientifiques actuelles contribuent plus à façonner les individus en vue de leur insertion dans le système libéral plutôt que de leur permettre d'y entrer avec la maîtrise nécessaire pour s'y situer.

SYSTÈME LIBÉRAL ET PSYCHOLOGIE

La psychologie traverse actuellement une crise, certains diraient d'adolescence : la science évolue. Mais ne s'agit-il que de cela ? L'opposition parfois très dure qui divise les cognitivistes et les psychanalystes ne relève pas, à mon avis, du pur débat scientifique. Rien à voir, par exemple, avec l'échange allopathes et homéopathes, où on reste courtoisement médecins. Non, ici on prend d'assaut les conseils d'UFR, on vilipende les psychanalystes relégués au rang de voyantes, on s'insulte parfois, on met obstacle aux carrières, on regarde dédaigneusement le cognitiviste.... Bref, des comportements qui n'ont rien à voir avec la science et qui laissent à penser qu'on baigne en pleine idéologie plutôt que dans le débat universitaire. Qu'en est-il vraiment ?

Le système pyramidal avait ceci de sécurisant qu'il donnait une place à tous. C'est sa vocation. Il assimile, il intègre. Même le déviant à une place, fût-elle en prison. Le système contrôle tout le monde. Ce faisant il est aliénant, castrant. La place allouée par le système ne correspond en effet peut être pas à l'être profond qui sommeille en chacun de nous et la névrose guette. On voit alors comment le behaviorisme contribue à conditionner les individus à accepter la place que le système leur donne, et comment la psychanalyse peut les aider à bien vivre cette situation. Deux positions scientifiques complémentaires qui ne nécessitent pas de combat.

Le libéralisme requiert des hommes des attitudes bien spécifiques. Les maîtres mots pour les définir sont : compétence et autonomie. Si dans ce système comme nous avons pu le souligner, l'individu est la base de l'organisation, n'oublions pas que c'est sa place sur le marché qu'il défend. C'est de savoir faire et de savoir être dont il a besoin, ses états d'âmes n'intéressent personne au risque de se faire exclure. Bien connaître le fonctionnement humain, devient un impératif. Cette connaissance permet en effet d'améliorer les performances de l'individu et de le rendre le plus compétent possible. C'est la raison pour laquelle le cognitivisme règne actuellement en maître sur toutes les théories psychologiques. Ainsi Hirschhorn (1987) annonce que l'entreprise doit continuellement s'adapter. Elle le fait « en élargissant les compétences de la main d'œuvre permanente qui n'a désormais de valeur que par sa capacité à apprendre et s'adapter ». Aubret et alii (1993) ajoutent que ce sont les raisons qui permettent « de mieux mesurer les enjeux liés à la détection et la gestion des compétences disponibles dans les entreprises ».

Il serait difficile ici de citer tous les travaux relatifs aux liens entre cognitivisme et compétences. Ne passons quand même pas sous silence des recherches comme celles de Feuerstein (1970-1980). Les travaux de ce chercheur ont favorisé la mise au point d'un outil : le Programme d'Enrichissement Instrumental (PEI) qui permettrait le dégel des capacités cognitives. La méthode est très utilisée avec des enfants en difficulté d'apprentissage au collège, mais aussi avec les adultes de « bas niveau de qualification » et de plus en plus de façon contextualisée dans les entreprises (Maslet et de Poncheville 1998). Nous pourrions également citer les travaux de Borkowski et Turner (1990), Büchel (1990), Chartier et Lautrey (1992), Kail (1988), Bazin et Girerd (1997) sur la critique du P.E.I..

Si la société libérale souhaite des gens compétents, elle les veut aussi autonomes. Ce concept d'autonomie, la psychologie sociale l'a traduit par un concept plus opérationnel : la norme d'internalité (Weiner 1972). Des recherches sur ce sujet montrent par exemple que les chômeurs de « longue durée » auraient plutôt des tendances externes alors que les personnes qui retrouvent un travail seraient plutôt « internes » (Beugré 1989). Dubois (1988) aurait tendance à rendre compte d'une valorisation interne pour asseoir la maîtrise du sujet sur son environnement. Il semble même (Lefcourt 1976) que le lien « internalité-performance » soient « internes ». Certains travaux (Claes 1981) montrent que les sujets des classes sociales favorisées sont plus « internes » que ceux des classes défavorisées. Monteil (1989) déclare : « Après tout, devenir interne n'est-ce pas se penser responsable autonome, capable de se prendre en charge ? Dès lors, il n'est pas interdit de se réjouir de voir les dispositifs socio-éducatifs ou les dispositifs de formation professionnelle favoriser l'adhésion à la norme d'internalité ». Dubois et Trognon (1989) vont plus loin : « Ne pourrait-on pas envisager dans les stages réservés aux jeunes sans emploi, de mettre en place des formations à l'internalité, où l'on apprendrait aux gens à adopter systématiquement des positions internes ? ». Et Monteil (1989) d'ajouter : « Compte tenu de l'objectif, obtenir un emploi, il n'y a rien là que de très légitime. Après tout le cercle vicieux mérite qu'on transforme le vice en vertu ».

Une autre dimension psychologique importante de la personne en société libérale, c'est celle de l'être ou de l'individu. Dans les sociétés pyramidales, les individus ont à jouer le rôle que leur place dans la société leur a donné. On attend du gendarme un certain comportement, qui peut changer quand le même individu occupe celui de père ou de citoyen... Le libéralisme promeut l'être, ce que la psychologie a traduit dans ses recherches par le Soi. Il s'agit de se construire une image de soi solide pour être en harmonie avec son être. « Concevoir l'homme comme un être socialement inséré, c'est l'appréhender comme un individu historique, donc comme être doté de mémoire... Les contenus de mémoire sont les produits du rapport que le sujet entretient, en fonction de ses insertions sociales, avec les objets sociaux ». (Monteil 1993). Markus (1977) observe que les individus qui possèdent un schéma de soi d'indépendance sont plus rapides pour estimer comme auto-descriptifs, les adjectifs évoquant le collectivisme. Les sujets à schéma de soi de dépendance présentent un patron de résultats inverse.

« Il est clair que notre culture actuelle valorise une conception fortement individualisée de l'homme. D'où une tendance à réifier le soi et à lui donner plus de place qu'il n'en mérite. Notre science n'est pas à l'abri de telles influences culturelles, et notre appréhension des phénomènes risque d'être de plus en plus entachée de postulats implicites » (Rogers 1992).

CONCLUSION

Doit-on déplorer que la psychologie, en plus de fournir un discours qui alimente l'individualisme, fournisse des modèles qui permettent d'adapter l'individu au libéralisme ? Oui et non. En fait, c'est la conscience du risque qui est importante. C'est pourquoi, il nous semble nécessaire de nuancer la position de Monteil (1989) citée précédemment. Il s'agit moins d'insérer les individus dans le système libéral en les rendant internes ou en leur demandant d'avoir des réponses internes, que de les amener à distinguer les systèmes et le type de comportements attendus par eux. En fait, il s'agirait bien plus de favoriser l'étayage d'un processus d'acculturation que de faire adhérer les individus à une norme sociale.

Georges MASCLET

Université Charles de Gaulle - Lille 3

Abstract : The aim of the present article is to recall or even define liberal ideology often confused with the concept of democracy. Liberalism is a form of economical organisation. To understand it, is to realise how social sciences in their so called progression have been impregnated by a new ideology. Examining the link between psychology and liberalism we particularly want to show that discover of this impregnation should lead the researcher to a careful use of his knowledge.

Keywords : Ideologies - Psychological Theories - Liberalism.

Bibliographie

- Althusser L. (1965) *Pour Marx*. Paris : Maspéro.
Aristote (1993) *Les politiques*. Paris : Flammarion.
Aubret J, Gilbert P. & Pigeyre F. (1993) *Savoir et Pouvoir*. Paris : PUF.
Bazin A. & Girerd R. (1997) « La métacognition, une aide à la réussite des élèves du primaire » — in : M. Grangeat (ed.) *La métacognition une aide au travail des élèves* (63-9). Paris : ESF.
Beugré C. D. (1989) « Attribution causale du chômage » — *Revue de Psychologie Appliquée* 4.
Borkowski J. G. & Turner L. (1990) « Transsituationnal characteristics of metacognition » — in : W. Schneider et F. E. Weinert (Eds.) *Interactions among aptitudes, strategies and knowledge in cognitive performance*. London : Springer-Verlag.

LIBÉRALISME ET THÉORIES PSYCHOLOGIQUES

- Chartier D. & Lautrey J. (1992) « Peut-on apprendre à contrôler son propre fonctionnement cognitif ? » — *L'Orientation Scolaire et Professionnelle* 21 (27-46).
- Claes M. (1981) « L'évolution de l'attribution des causes des succès et des échecs au cours de la scolarité » — *Revue de Psychologie Appliquée* 31 (275-294).
- Dubois N. & Trognon A. (1989) « L'apport de la notion de norme d'internalité à l'approche des pratiques de formation » — in : J. L. Beauvois, R. V. Joule et J. M. Monteil (Eds) *Perspectives cognitives et conduites sociales* vol. 2. Fribourg : Delval.
- Dubois N. (1988) *La psychologie du contrôle*, Grenoble : PUG.
- Eon J. (1995) « L'école de la République » — *Psychologie et Éducation* 22 (51-80).
- Feuerstein B. (1984) « Bibliographie » — *Revue de Psychologie Appliquée*.
- Guillemard J. C. (1982) *Les psychologues à l'école*. Paris : PUF.
- Hirschhorn L. (1987) « L'économie post-industrielle » — *Économie et Humanisme* 295.
- Kail R. (1988) « Developmental functions for speeds of cognitive processes » — *Journal of Experimental Child Psychology* 45 (339-364).
- Lefcourt H.M. (1976) *Locus of control : current trends in theory and research*. New York : Halsted.
- Markus H.R. (1977) « Self schemata and processing information about the self » — *Journal of Personality and Social Psychology* 35 (63-78).
- Martin M. M. (1988) *Les doctrines sociales en France et l'évolution de la société française*. Paris : Dervy.
- Masclat G. (1995) « Psychologie Scolaire, Psychologie de l'Éducation ou Psychologie ? » — *Psychologie Scolaire* 22 (37-43).
- Masclat G. & Thellier de Poncheville M. (1998) « Médiation cognitive, un essai de contextualisation du P.E.I. » — *Éducation Permanente* (à paraître).
- Monteil J. M. (1989) *Éduquer et former*. Grenoble : PUG.
- Monteil J. M. (1993) *Le Soi et le contexte*. Paris : A. Colin.
- Nique C. & Lelièvre C. (1993) *La république n'éduquera plus*. Paris : Plon.
- Petit F. (1987) « Les théories organisationnelles » — in : C. Levy Leboyer et J. C. Sperandio *Traité de psychologie du travail* (317-346). Paris : PUF.
- Rogers T. B. (1992) « Le Soi dans le système humain de traitement de l'information : vers un modèle intégratif » — in : M. Piolat., M. C. Hurtig et M. F. Pichevin *Le soi* (133-168). Neuchâtel : Delachaux Niestlé,
- Wallon H. (1952) « Pourquoi des psychologues scolaires » — *Enfance* 5.
- Weber E. (1991) *Ma France*. Paris : Fayard.
- Weiner B., Frieze I., Kukia A., Reed L. & Rosenbaum R. M. (1972) « Perceiving the causes of success and failure » — in : E. E. Jones, D. E. Kanouse, H. H. Kelley, R.E. Nisbett, S. Valins et B. Weiner (Eds) *Attribution : Perceiving the causes of behavior*. Morristown NJ. : General Learning Press.